

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 15 (1877)
Heft: 24

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: E.D.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-184296>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour la Suisse : un an, 4 fr. ; six mois, 2 fr. 50.

Pour l'étranger : le port en sus.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin Monnet, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Lausanne, le 16 Juin 1877.

Franchement il fait trop chaud pour écrire. Nous sommes désolés, mais le *Conteur* se ressentira inévitablement de la température excessive qui accable tout le monde. Comment faire pour être intéressant et suffoquer tout à la fois ?... Nous ne voyons à cela qu'un seul remède : Quand on n'a pas de l'esprit, il faut en emprunter aux autres. C'est ce qui nous arrive très fréquemment et aujourd'hui plus que jamais.

Nous espérons néanmoins compenser largement nos abonnés en leur offrant plus tard une magnifique carte du théâtre de la guerre, vu à vol d'oiseau. Mais nous ne nous presserons pas ; mieux vaut prendre tout le temps nécessaire que de mettre au jour une de ces cartes où les montagnes ressemblent à des chaînes de haricots et qui vous font prendre en horreur l'étude de la géographie.

Du reste, l'armée du Caucase ne fait pas grand chose et celle du Danube pas davantage.

Evidemment, elles ont trop chaud. Mais dès l'heure où les belligérants seront sérieusement aux prises : Redis-le voir !... pan !... nous nous hâterons d'envoyer l'aéronaute et le photographe attachés à notre rédaction, afin que, du haut des airs, ce dernier puisse prendre une vue instantanée du combat, en même temps que le relief des bords de la mer Noire, celui des bords du Danube et du Balkan.

Mais nous n'aurions vraiment pas le courage d'envoyer aujourd'hui ces messieurs planer dans une atmosphère aussi brûlante. Il faut donc remettre l'entreprise à des jours meilleurs, et chercher, en attendant, notre justification dans un charmant ouvrage de M. Petit-Senn, intitulé : *Mes cheveux blancs*, qui abonde en productions spirituelles et que nous aimerions voir dans toutes nos bibliothèques. Ecoutez donc le poète s'écrier avec nous :

Où donc se cacher, où se mettre,
Quand sur nous le ciel crie haro !
Lorsque plane le thermomètre
A trente au-dessus de zéro !

Dans un air torride on suffoque ;
Si l'homme était un œuf, pour sûr,
Il ne serait point à la coque,
Il serait bel et bien cuit dur.

A nul travail il ne se livre,
Il laisse, il abandonne tout ;
Chacun se contente de vivre
Et, ma foi, c'est déjà beaucoup.

On espère être plus à l'aise
Quand le soleil brûlant nous fuit,
Mais le lit se change en fournaise,
D'où l'on se lève à moitié cuit.

Puis viennent des mouches maudites
Dans le réduit le plus secret
Comme écouter ce que vous dites
Et regarder ce qui s'y fait.

Dans une impudence sans terme
L'une veut entrer dans mes yeux,
Puis arpente mon épiderme
A pas pressé et curieux.

Je veux l'atteindre, elle se joue
De coups qui tombent sur ma peau
Et de vingt soufflets sur la joue
En vain je me fais le cadeau,

Alors que ma verve s'allume
Pour lui dire en vers mon mépris.
La voilà qui court sur ma plume
Pour voir ce que d'elle j'écris.

Puis à mes lettres qu'elle touche
Prenant de l'encre en son chemin
Elle ajoute des pieds de mouche
A ceux que gribouille ma main. »

Et l'infâme aux mœurs scélérates,
S'applaudissant de ses larcins,
Semble dire en frottant ses pattes :
« Pour moi je m'en lave les mains. »

Un proverbe me semble louche,
Son sens aujourd'hui m'est caché :
Comment l'homme qui prend la mouche
Peut-il être un homme fâché ?

Le Conseil fédéral vient de faire élaborer par une commission spéciale un projet d'ordonnance pour l'enseignement de la gymnastique dans les écoles publiques. On retrouve dans ce projet et dans les développements qui le précèdent, les élucubrations

qui rendirent si célèbre le projet Welti en 1868. La théorie du régent-instructeur-commis d'exercice est encore en grande faveur dans la ville fédérale. La commission sus-nommée prévoit, en effet, que dans peu d'années l'instituteur donnera l'instruction militaire préparatoire aux jeunes gens de 16 à 20 ans!

Quant à l'enseignement de la gymnastique dans les écoles, le projet de la commission règle tous les détails d'application : l'âge des élèves, la durée de l'année scolaire, le nombre des heures de leçons, celui des élèves de chaque classe, etc. Il y aura des inspections fédérales. C'est une immixtion en règle du pouvoir central dans nos affaires d'école. Chaque commune fournira pour les exercices une place et un local spécial de dimensions fixées fédéralement. L'ordonnance énumère aussi les engins dont chaque école sera pourvue. Pauvres municipaux, gare les finances communales ! Le plus fort, c'est la prétention de la commission de vouloir déterminer les cas d'exemptions « afin, dit-elle, de réagir contre les médecins toujours prêts à délivrer des certificats de dispenses. »

L'ordonnance énumère les maladies, les infirmités, qui justifient une dispense totale, et celles qui ne motivent qu'une dispense partielle. Les aveugles, les boiteux, les manchots sont libérés totalement. Rien du thorax ; c'est sans doute une omission. L'ordonnance ne dit pas non plus si les exemptés du service paieront la taxe militaire. Nous signalons ces deux lacunes à la commission, en rappelant aux simples citoyens qui ne goûtent pas ces hautes conceptions fédérales, qu'ils n'ont qu'un seul moyen de s'y opposer : c'est de signer la demande de référendum sur la loi d'exemption de la taxe militaire.

E. D.



M. E. Legouvé, de l'Académie française, vient de publier dans le journal *Le Temps*, une étude excessivement intéressante intitulée : *L'art de la lecture*. Le but que le spirituel écrivain s'est proposé est de démontrer que la lecture, qui n'a pas même en France la valeur d'un art d'agrément, et qu'on regarde généralement comme un luxe, parfois même comme une prétention, est réellement un art, un art aussi difficile que réel, aussi utile que difficile. M. Legouvé fait remarquer qu'en Amérique la lecture à haute voix compte comme un des éléments de l'instruction publique et constitue une des bases de l'enseignement primaire. Il conclut en demandant qu'en France, on place l'art de la lecture au seuil même de l'instruction publique ; qu'un cours de lecture soit donné dans les écoles normales, et qu'on institue un prix de lecture dans les écoles primaires.

Ce travail contient de si précieux enseignements que nous ne pouvons résister au désir de les mettre sous les yeux de nos lecteurs. Il y a chez nous, grâce à nos institutions démocratiques, tant d'occasions de se produire en public, que les conseils de M. Legouvé sur l'art de bien dire seront certainement utiles à nombre de gens encore timides et chancelants dans le domaine oratoire.

Dimanche dernier, par exemple, où le banquet de l'Abbaye de Lausanne a suscité une série de discours qui s'est prolongée jusqu'à cinq heures du soir, les conseils de M. Legouvé, sur l'élégance de la diction, auraient incontestablement augmenté l'éclat de cette journée.

Et, du reste, que de gens qui échouent aux affaires publiques, que de magistrats manqués, faute de savoir parler au peuple ; que de gens incompris dans nos assemblées de l'hôtel du Nord ou des Trois-Suisses, à la veille d'une élection !

Avez-vous songé, en outre, à ces membres du Conseil communal qui gémissent sur les bancs de l'Hôtel-de-Ville avant de formuler une motion relative au ballayage de nos rues ou à l'obstruction d'une coulisse ?...

C'est donc à l'intention de ces orateurs silencieux et souffrants, de ces discours en incubation que nous empruntons à l'illustre écrivain français les lignes suivantes, qui s'appliquent aussi bien à l'art oratoire qu'à celui de la lecture :

La partie technique de l'art de la lecture porte sur deux objets, la voix et la prononciation. L'organe de la voix est un instrument comme le piano ; elle a deux octaves comme le piano en a six ; trois espèces de notes, les notes basses, les notes du milieu et les notes hautes ; elle a des cordes plus minces et des cordes plus grosses comme le piano, et de même qu'on n'arrive pas à jouer du piano sans l'étudier, de même on n'arrive pas à jouer bien de la voix sans l'apprendre.

Sortant des mains d'un bon facteur, un piano est aussi harmonieux que juste dès qu'un artiste le touche. Mais le petit piano que nous recevons de la nature est presque toujours bien loin de cette perfection. Il y a des cordes qui manquent, des touches qui crient, des notes fausses, de façon qu'avant d'arriver à être pianiste on doit se faire facteur et accordeur, c'est-à-dire, compléter, accorder son instrument.

Nos trois espèces de voix, la voix basse, la voix de médium et la voix haute, sont toutes indispensables ; mais l'usage en doit être différent, car leur force est très différente. La plus solide, la plus souple, la plus naturelle est le médium. Le célèbre auteur Molé disait : Sous le médium, pas de postérité. En effet, le médium étant la voix ordinaire, c'est de lui que part l'expression de tous les sentiments les plus naturels et les plus vrais ; les notes basses ont souvent une grande puissance, les notes hautes un grand éclat, mais il ne faut s'en servir qu'à propos.

Citoyens qui aspirez à l'art de dominer les masses, comme le fit Lamartine en 1848, songez qu'un jour vous pourriez être appelés à monter sur une échelle et à parler à vingt mille âmes réunies sur Montbenon. Ecoutez donc bien ceci :

Je comparerais volontiers les notes hautes à la cavalerie dans une armée, dit M. Legouvé ; elle est réservée aux attaques brillantes, aux charges à fanfares ; comme les notes basses, semblables à l'artillerie, ont pour objet les coups de force : mais le vrai fond d'une armée, l'élément sur lequel le tacticien compte le plus, et qu'il emploie toujours c'est l'infanterie. Eh bien, l'infanterie c'est le médium ! Les cordes hautes sont beaucoup plus fragiles, plus délicates ; si vous jouez trop sur ces notes-là, elles s'useront, se désaccorderont, deviendront criardes et votre petit piano se faussera. Parfois même, cet abus des notes hautes influe jusque sur la pensée de l'orateur. M. Berryer m'a raconté avoir perdu un très bon procès parce qu'il avait commencé son plaidoyer sur un ton trop haut sans s'en apercevoir. La fatigue du larynx passa bientôt aux tempes, des tempes, elle gagna le cerveau ; l'intelligence se tendit parce que l'organe était trop

tendu, la pensée s'embrouilla, et Berryer perdit une partie de ses facultés intellectuelles, parce qu'il n'avait pas pensé à descendre de ce perchoir où sa voix avait grimpé en débutant.

Représentez-vous un de nos députés voulant attaquer avec chaleur la loi sur la pêche, les ravages des hannetons ou la loi sur la police des veaux, et restant sur le perchoir!... Quelle stupéfaction chez ses électeurs!

Voici maintenant un des conseils donné par M. Legouvé au sujet de la prononciation :

Exercez-vous donc à placer sur chaque voyelle l'accent qui lui convient; songez qu'une brève mise au lieu d'une longue, qu'un accent circonflexe substitué à un accent aigu, suffisent pour gâter la meilleure phrase. S'il s'agit de consonnes, la science de la prononciation est celle de l'articulation. Il n'en est pas de plus difficile et de plus utile. Peu de personnes naissent avec une articulation parfaitement bonne. Chez les unes, elle est dure, chez les autres elle est molle, chez ceux-là elle est sourde. Le travail, un travail assidu et méthodique, peut corriger ces défauts et le peut seul. Par quel moyen? En voici un fort ingénieux que tout le monde peut mettre en pratique. Vous avez un secret important à confier à un ami, mais vous craignez d'être entendu, la porte de la chambre étant ouverte et quelqu'un étant dans la pièce voisine. Vous approcherez-vous de votre ami et lui parlerez-vous à l'oreille? Non. Vous ne l'osez pas, de peur d'être surpris dans cette position qui vous trahirait. Qu'allez-vous donc faire? Vous vous mettez bien en face de lui, et là, en employant le moins de son possible, en parlant tout bas, vous chargez l'articulation de porter vos paroles à ses yeux en même temps qu'à son oreille, car il vous regarde parler autant qu'il vous écoute parler; l'articulation a alors double besogne; elle fait l'office du son lui-même, et, dans ce but, elle est forcée de dessiner nettement les mots et d'appuyer fortement sur chaque syllabe pour la faire entrer dans l'esprit de votre auditeur. Eh bien, voilà le moyen infailible de corriger toutes les défaillances et toutes les duretés de l'articulation. Soumettez-vous pendant quelque temps à cet exercice et une pareille gymnastique aura si bien assoupli et fortifié vos muscles articulateurs qu'ils répondront par leur élasticité à tous les mouvements de la pensée et à toutes les difficultés de la diction.

M. Legouvé parlant du grasseyement, ajoute :

Grasseyer, c'est prononcer la lettre *r* avec la base de la langue, avec la gorge. Ne pas grasseyer c'est prononcer la lettre *r* avec le bout de la langue, en frappant d'un coup sec le commencement du palais, tout près des dents. Prononcer la lettre *r* sans grasseyement c'est la faire rouler, c'est la faire vibrer. On dit en langage de théâtre de quelqu'un qui ne grasseye pas, il vibre.

Un célèbre acteur m'a conté la façon singulière dont il s'est corrigé du grasseyement. Il était jeune, il avait déjà du talent et il poursuivait à la fois deux entreprises inégalement chères pour lui, mais également difficiles : il travaillait tout ensemble à conquérir l'*r* roulant, et la main d'une jeune fille dont il était éperdument épris. Six mois d'efforts ne lui avaient pas plus réussi d'un côté que de l'autre.

L'*r* s'obstinait à rester dans la gorge et la demoiselle à rester demoiselle. Enfin, un jour ou plutôt un soir, après une heure de supplications et de protestations de tendresse, il touche le cœur rebelle... la demoiselle dit oui... Ivre de joie, il descend l'escalier quatre à quatre, et en passant devant la loge du concierge, il lui lance un sonore et triomphant : « Cordon, s'il vous plaît! » O surprise!... l'*r* de cordon a sonné vibrant et pur comme un *r* italien!... La peur le prend... Peut-être est-ce un heureux hasard? Il recommence; même succès! Il n'en peut plus douter! L'*r* roulant est à lui! Et à qui le doit-il? à celle qu'il adore! C'est l'ivresse de la passion heureuse qui a fait ce miracle! Et le voilà qui s'en retourne chez lui, en répétant tout le long de la route, car il avait toujours peur de perdre sa conquête :

Cordon, s'il vous plaît! Cordon, s'il vous plaît! Tout à coup, nouvel incident! sort de dessous ses pieds, sort d'un égout, un énorme rat! un rat! encore un *r*! Il l'adjoint à l'autre, il les mêle ensemble! il les crie ensemble! un rat! Cordon! Cordon! Un gros rat! Cordon! Un gros rat! Un gros rat! Et les *r* roulent et la rue en retentit. Et il rentre chez lui triomphant! Il avait vaincu les deux rebelles. Il était aimé et il vibrait!

Nous terminons par une dernière citation sur l'art de lire à haute voix :

Saint Marc Girardin disait : « Il faut lire comme on parle. »

Cette opinion, passée à l'état de principe chez beaucoup de leurs esprits, est sujette à plus d'une restriction.

Lire comme on parle! Soit, mais à une condition : c'est qu'on parle bien; or on parle presque toujours mal. Je me rappelle un quatrain cité dans ma jeunesse :

Un monsieur qui rime en *arle*
Dit à tous ses abonnés
Qu'il faut lire comme on parle...
Eh! si l'on parle du nez!

LES BRAS DE LA VÉNUS DE MILO. — Si nous en croyons la chronique du XIX^e siècle, les bras de cette célèbre statue ont été retrouvés. » Cette Vénus qui devait le plus clair de sa réputation à l'absence de deux membres principaux, dit ce journal; cette statue idéale est devenue ou va devenir une statue ordinaire. Nous ne voulions pas y croire, mais la nouvelle a été confirmée par les dépêches du chargé d'affaires des Etats-Unis à Athènes, et c'est de New-York qu'elle nous arrive.

Nous avons donc perdu la *Vénus de Milo*, car c'est la perdre que de retrouver deux bras qu'on va être obligé d'ajuster à l'original et qui vont modifier complètement la physionomie de cette statue; ainsi raccommodee, elle va tomber au rang des antiquités douteuses et des œuvres d'art contestées.

Mais il est une autre considération qui n'échappera pas aux hommes sérieux; c'est l'idée du bouleversement qui va se produire dans notre éducation moderne à la suite de cette fatale découverte.

On peut dire que la *Vénus de Milo* est passée dans nos mœurs; c'est le premier objet qui frappe nos yeux lorsque nous nous éveillons à la vie artistique; à l'école, chez nos parents, chez nos amis, partout enfin nous pouvons contempler une, deux, trois, quatre *Vénus* de toutes les matières, de tous les formats.

La *Vénus de Milo* alimente une des branches les plus importantes du commerce parisien; c'est par millions d'exemplaires qu'elle est répandue sur la surface du globe. On ne peut donc penser sans frémir à la consternation de tous ces amateurs qui sont possesseurs d'une réduction de la *Vénus de Milo*, et qui vont être obligés d'y ajouter deux bras, pour avoir une copie conforme au vrai modèle.

Nous voyons poindre l'aurore d'une nouvelle industrie, celle des raccommodeurs de *Vénus*. A moins que l'homme qui a retrouvé les fragments perdus ne renonce à la triste gloire de sa découverte et qu'il n'enfouisse une seconde fois dans l'ombre épaisse, d'où ils n'auraient jamais dû sortir, ces deux bras menaçants pour l'humanité.